

Les mères et leurs nounous, je t'aime moi non plus

Pour la première fois, une sociologue décrypte les relations complexes entre les parents et leurs employées à domicile d'origine africaine

Une poignée de femmes noires, dans un square, serrées à trois ou quatre par banc, surveillent des enfants blancs. Personne ne les remarque, la scène est, à Paris, d'une absolue banalité. Caroline Ibos, elle, a pris le temps de les voir. Cette enseignante en sociologie politique à l'université Rennes-II a mené une enquête inédite sur les nounous africaines qui viennent garder à domicile les enfants des couples bi-actifs parisiens. Durant trois ans, fréquentant jour après jour le même square, elle a gagné la confiance d'une douzaine de femmes ivoiriennes qui se sont confiées, puis elle est passée de l'autre côté du miroir, rencontrant quelques dizaines d'employeurs français.

Son livre, *Qui gardera nos enfants?* (Flammarion), sort le 8 février. Passionnant. Révélateur d'un état de la société française – inégalité des sexes dans la sphère domestique, étanchéité des classes sociales, persistance de préjugés raciaux... Et sans doute un rien perturbant pour les parents puisque ces nounous introduites dans l'intimité des foyers se sont transformées à cette occasion en ethnologues des familles françaises.

Tout commence par un recrutement qui tient du cérémonial. C'est en général un samedi après-midi, l'appartement est bien rangé, le ou les enfant(s) à garder et leurs parents sont installés au salon, dans une mise en scène de la famille idéale. La postulante est d'abord jugée sur sa ponctualité et sa capacité à trouver le domicile. Puis la future employeuse dirige l'entretien, le père allant et venant le plus souvent.

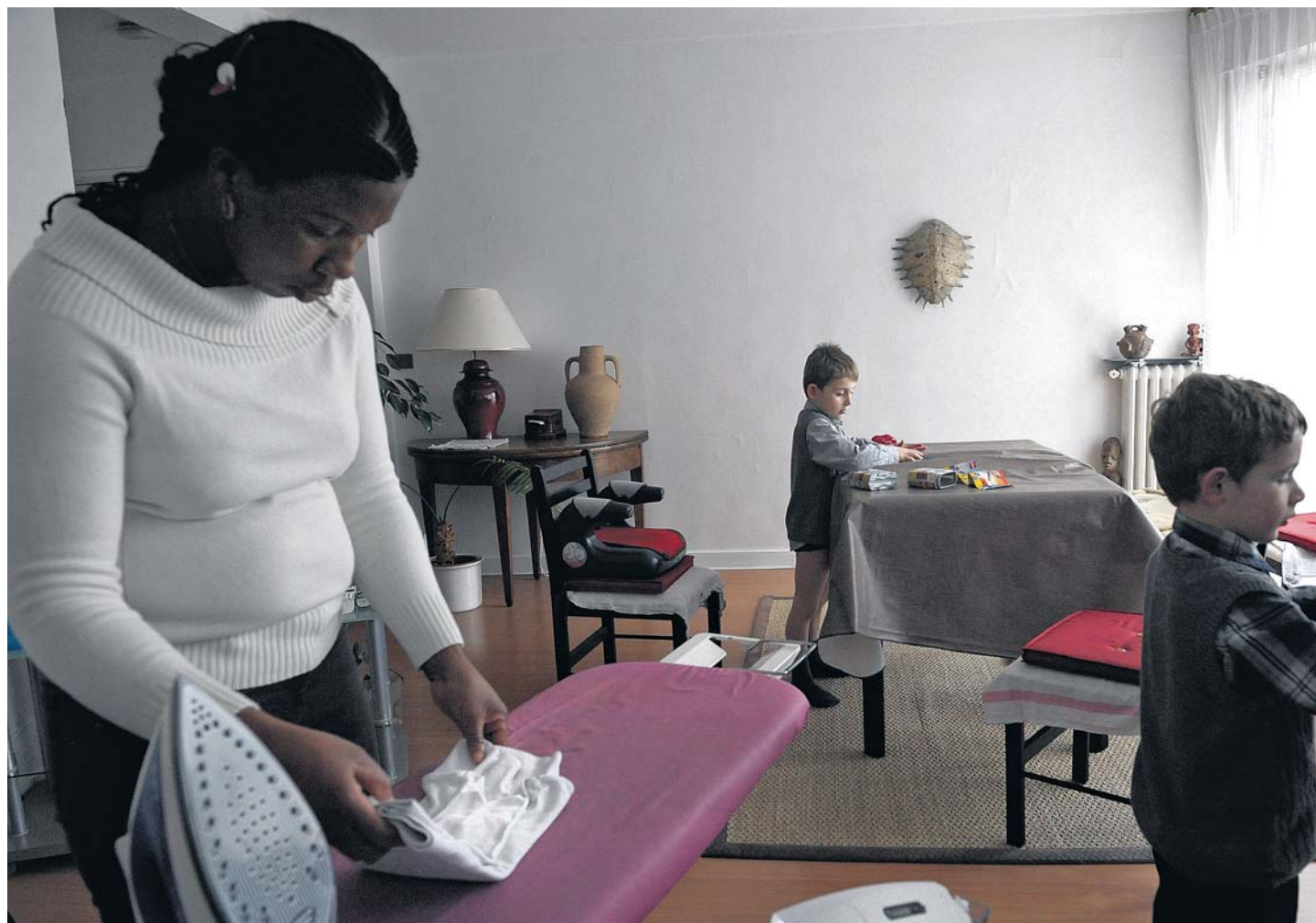
Ce qui frappe Caroline Ibos, c'est la « confiance fondée sur rien ». Des femmes diplômées censées être rationnelles confient « ce qu'elles ont de plus cher » (et les clés de l'appartement) à une quasi inconnue, dont elles vérifient rarement les références, le titre de séjour si elles sont étrangères ou le niveau d'études. Le fait qu'elles soient mères compte davantage : c'est sur une capacité d'amour intuitivement perçue qu'elles recrutent. Sur l'intérêt porté à l'enfant, sur une gaieté, une douceur, un corps de nourrice...

Autant de stéréotypes attachés aux mères dont ces femmes actives tentent justement de s'affranchir pour elles-mêmes ! Autre surprise, pour la chercheuse : des personnes éduquées, non racistes, s'approprient à cette occasion une vulgate raciste qui circule oralement au sujet des nounous. « Les Africaines sont maternelles mais peu portées sur les tâches ménagères », « Les Asiatiques sont propres mais froides »... Il est vrai que saisir une personne à partir de stéréoty-

Le square, véritable syndicat des nounous

En deuxième partie d'après-midi, les nounous se rassemblent dans les squares parisiens pour discuter. Les grands jouent, les bébés restent dans les poussettes. Les parents le reprochent assez aux employées : elles ont l'air de ne rien faire. « Pourtant, ils devraient s'en réjouir, assure la sociologue Caroline Ibos. C'est le moment de la journée où elles peuvent discuter entre adultes, un plaisir aux effets cathartiques. Elles échangent sur les familles, les parodient, en rient. Ce qui leur permet d'accepter une vie laborieuse qui les fait rarement rire. »

Le square, c'est aussi le « syndicat des nounous ». Un lieu de défense des intérêts collectifs, où se comparent salaires et conditions de travail, où, collectivement, se distingue l'acceptable de l'inacceptable. Les nounous y peaufinent aussi des tactiques de réseau pour trouver du travail à leurs concoures.



Nicole Djohou – qui ne fait pas partie des nounous interrogées par l'auteur de l'enquête, Caroline Ibos – garde depuis deux ans des jumeaux de 5 ans, au domicile d'un couple de cadres, dans le 16^e arrondissement de Paris. MARC CHAUMEIL/FEDEPHOTO POUR « LE MONDE »

pes « permet implicitement de justifier sa subordination sociale », analyse Caroline Ibos.

Dans les faits, nous explique-t-elle, la relation employeur/domestique se résume à une relation asymétrique et difficile entre deux femmes. Très vite, le père s'éclipse, pour ne réapparaître le cas échéant qu'au moment du licenciement. Or il s'avère bien compliqué d'être employeuse à l'intérieur de sa propre maison. D'avoir une domestique, sans forcément disposer des codes de la grande bourgeoisie. Les

« Les mères disent : « Une bonne nounou ne fait pas ça pour l'argent. » Malentendu fondamental ! »

Caroline Ibos
sociologue

employeuses ressentent un certain inconfort : elles se rendent compte de leur pouvoir quasiment sans limites, si ce n'est celles que leur impose leur propre sens moral. « Elles savent qu'elles en demandent trop, résume M^{me} Ibos, mais la nounou leur permet de réaliser leur rêve de réussite familiale et sociale. »

Corvéables à merci, les nounous ont le sentiment de n'avoir jamais de répit, de recommencer éternellement les mêmes tâches fastidieuses. Avec le temps, se rajoutent tout un tas de petites missions (« Vous passerez au pressing ? », « Vous rapporterez le pain ? »). Elles ont été embauchées pour s'occuper des enfants, mais, peu à peu, l'ordre des priorités s'inverse. Ce qui compte, c'est que l'appartement soit bien rangé le soir. D'où leur impression d'être femmes de ménage avec enfants à charge, un brin méprisées. Pas de discussion, par exemple, sur l'éducation des enfants, elles se contenteront d'appliquer les consignes.

D'où aussi une fréquente dégradation des relations employeur-employé. Tant que l'enfant est bébé, la nounou a du temps pour nettoyer et ranger. Mais quand il commence à marcher, elle joue avec lui. La mère comprend, bien sûr, mais une insatisfaction s'installe. Et quand la relation s'envenime, les nounous mettent la pédale douce sur le ménage. Elles l'ont avoué à Caroline Ibos, c'est là leur

vengeance politique. Pourquoi, d'ailleurs, se donner tant de mal pour un travail qui n'est « pas reconnu comme un vrai travail ? » « Pour la patronne, disent-elles, c'est comme si c'était un plaisir de s'occuper de ses enfants... »

Il y a du vrai dans leurs propos. Les employeuses entendues par Caroline Ibos estiment souvent que cette mission, certes mal payée, précaire, ingrate, relève de la vocation naturelle pour une mère. « Ce qui apaise leur conscience. Elles disent souvent : « Une bonne nounou, c'est une nounou qui ne fait pas ce travail que pour l'argent. » Malentendu fondamental ! Elle est là pour gagner sa vie, même si elle fait preuve de sollicitude et d'affection envers les enfants. » Au parc, les nounous lui ont confié qu'elles aimaient les enfants dont elles s'occupaient, mais aussi qu'elles les oublièrent très vite une fois parties.

Le regard qu'elles portent sur eux, empreint lui aussi de stéréotypes, n'est pas toujours tendre. Elles les voient trop gâtés, mal élevés. Avec des parents qui seraient soumis aux caprices, craignant sans cesse de les voir perdre leur temps, ne leur transmettant pas de valeurs morales, les incitant à être dans l'égoïsme et la domination,

« Les patrons sont égoïstes. Ils en veulent toujours plus »

Du côté de la patronne comme de la nounou, difficile d'échapper à la relation exploitateur-exploité

Chantal, nounou, 33 ans

est Ivoirienne. Cela fait dix ans qu'elle garde des enfants dans des familles françaises. Elle a une fille de 16 ans au pays, rêve de devenir caissière pour ne plus avoir affaire aux parents.

« Mes premiers employeurs, ils me faisaient travailler plus de douze heures par jour et ils ne payaient pas les heures supplémentaires. Je me sentais exploitée, on s'est très bien engueulés, ils m'ont licenciée en disant que je ne faisais pas le travail... Ensuite il y a eu deux familles, je suis restée quatre ans à chaque fois. Il y a toujours des hauts et des bas. On rend des services, on est là plus tôt, plus tard, quand ils ont besoin, mais quand nous on a besoin d'un jour de récupération pour faire un papier ou aller chez le docteur, ce n'est jamais possible. Pourtant,

trop précocement attachés à l'argent. « La patronne a tellement peur de ses enfants que quand elle fait une chose qui ne plaît pas, elle dit que c'est moi ! Elle dit : « Les enfants, Aurore veut que vous mangiez des carottes ! » », lit-on dans l'enquête. Mais Caroline Ibos souligne aussi que les nounous s'inspirent finalement beaucoup de cette éducation pour leurs propres enfants, comme si elles intériorisaient un modèle de réussite à la française.

Aux yeux des nourrices, le couple et la famille française ne fonctionnent pas très bien. Elles n'envisagent guère ces femmes qui les emploient. « Ma patronne, elle a une belle maison mais elle est malheureuse. » Leur vie est dure, elles travaillent tout le temps, sont stressées, ne savent pas se détendre. « La figure de la nounou éclaire les relations restées inégales entre sexe autour des questions domestique et familiale. Les femmes fuient l'humiliation en humiliant une tierce personne », pose l'universitaire. Au lieu d'affronter d'épuisants et humiliants conflits avec leur compagnon, les employeuses se déchargent sur elles. Les chemises ne sont pas repassées ? « La nounou ne fait plus rien... »

Femmes noires au service de

familles blanches, effectuant des tâches dévaluées, la situation de ces employées parle aussi du fossé entre les « races », à en croire M^{me} Ibos. L'une voit sa patronne comme toute-puissante et riche,

Avec la nounou, la bulle protectrice de l'appartement familial éclate. Arrive le politique, la misère du monde

l'autre demeure sous l'influence de préjugés. Ce que les parents n'imaginent pas, c'est la rancœur, profonde et douloureuse, vis-à-vis de la colonisation, chez ces migrantes qui arrivent d'une ancienne colonie française. Elles disent : « Je fais l'Antillaise », avec ce sentiment que se perpétue la domination coloniale.

Mais ce que le livre de Caroline Ibos raconte peut-être le mieux, c'est la confrontation, en appartement, de classes sociales distinctes. Situation exceptionnelle dans la société française, où ces deux bouts de l'échelle sociale se croisent parfois mais ne se côtoient pas. « Pour les employeuses, être confrontées à

Un phénomène essentiellement parisien

63 % des enfants de moins de 3 ans sont principalement gardés par l'un de leurs parents, leur mère le plus souvent. En dehors des parents, c'est l'accueil chez une assistante maternelle agréée qui est le mode de garde principal (18 % des enfants), devant l'accueil en crèche (10 %). Les nounous, employées à domicile, s'occupent de 2 % des enfants, selon les données du ministère de la santé.

45100 enfants de moins de 3 ans étaient en 2009 gardés au domicile des parents par une personne salariée. Ce mode de garde est essentiellement utilisé par les ménages les plus aisés, surtout dans l'agglomération parisienne où seuls 12 % des enfants sont gardés par une assistante maternelle agréée.

50 % des dépenses en salaires et charges sociales engagées par les parents employeurs à domicile peuvent être déduits des impôts. Ces parents bénéficient également de la Prestation d'accueil du jeune enfant (PAJE) et d'une prise en charge par la Caisse d'allocations familiales (CAF) de 50 % des cotisations patronales.

la faiblesse de l'autre est une souffrance. Les signes de pauvreté gênent – le manteau moche dans l'entrée, les sandales portées pieds nus l'hiver... Ils sont le rappel de ce qu'elles ont envie d'oublier, de tout ce dont elles ne peuvent se sentir totalement irresponsables. » De ce contre quoi est construit l'appartement familial, havre de paix dans un monde violent.

Avec la nounou, la bulle protectrice éclate. Arrivent le politique, la misère du monde. Au final, cette proximité des classes ne les rapproche pas, constate, pessimiste, M^{me} Ibos. « L'employeuse fait bien de petits cadeaux compassionnels, mais réserve sa pitié à des causes ou des victimes bien plus éloignées d'elle. Entre les deux femmes, aucune vraie relation ne se tisse. » Paradoxalement, comprend-on, cette confrontation de classes est moins douloureuse côté nounous. Elles ne la vivent pas entièrement comme une humiliation parce qu'elles ne sont pas réduites à leur condition de domestique. Elles sont aussi autre chose. En Afrique, elles ont un lieu de réussite. Elles pourront se faire construire une maison. ■

PASCALLE KRÉMER

Sur Lemonde.fr

L'entretien vidéo avec Caroline Ibos.

gravement épuisée. Toutes mes copines au square en ont marre. »

Charlotte, employeuse, est chercheuse, mère de deux enfants de 2 et 11 ans gardés par une nounou tibétaine.

« Quand on embauche quelqu'un à domicile, dans son intimité, qu'on n'a jamais employé auparavant, on est mal à l'aise. Quelle est la bonne distance ? C'est une relation compliquée. On est dans la dépendance. Le lundi matin, j'attends la nounou comme la Madone, le bébé dans les bras, devant la porte. Elle le sait... Ma première nounou était ivoirienne, je l'ai recrutée alors qu'elle n'avait pas l'air organisée, pour sa chaleur humaine avec l'enfant. Au début, c'est toujours très bien. Puis, au bout d'une année, il y a comme une fatigue récipro-

que. Elle rentrait tard en plein hiver avec mon fils, il a attrapé une pneumonie, j'ai perdu confiance. J'ai embauché une nounou algérienne très professionnelle. C'était une femme intelligente, on prenait un café ensemble le matin, une proximité s'est installée. Je lui rendais des services mais elle, elle râlait quand j'avais un quart d'heure de retard. Là, j'ai compris que j'avais un problème de positionnement, qu'on peut être gentille, intellectuelle de gauche, mais qu'il faut rester dans une relation professionnelle où tout est contractualisé. Ma nounou actuelle est tibétaine. L'avantage, c'est que je ne ressens pas de ressentiment envers la France, comme avec les nounous d'origine africaine pour qui, quoi qu'on fasse, la relation est décryptée à travers le filtre exploitateur-exploité. » ■

PROPOS RECUEILLIS PAR P. K.